

que l'Ouest fut longtemps compromis par les marais du Vardar. Les « Actes de Saint Dimitrios » mentionnent un marché à l'époque romaine, et les fouilles archéologiques en ont retrouvé les vestiges au voisinage de la *via Egnatia* et de l'arc de Galère. A l'époque byzantine, il descendit vers le centre de la ville, là où fut, jusqu'à l'incendie de 1917, le *tcharchi* turc.

Au moyen âge, Salonique était la place des Balkans favorite des acheteurs vénitiens. En vain, Gênes à Cavalla tenta-t-elle un moment de leur faire concurrence. Dans la débâcle de l'Empire byzantin, Venise ramassait les places de commerce, et elle s'installa même politiquement à Salonique, de 1423 à 1430, date où les Turcs s'y établirent. Cependant, tant que dura l'Empire ottoman, Venise continua à y trouver des fournisseurs : elle y achetait les rudes tapis, fabriqués par les Vlaques de Macédoine avec les longues laines de leurs moutons et appelés *tzergai* par les Grecs (en roumain *cergi*), les laines et les cotons, les peaux, les tabacs, voire les cires et les blés. Les relations étaient si suivies que les négociants de Salonique envoyaient leurs enfants à des correspondants de Venise, priant ceux-ci d'inculquer à ces jeunes gens, non sans sévérité, les saines pratiques commerciales<sup>1</sup>. La grande émigration juive du xvi<sup>e</sup> siècle ajouta un avatar : les Juifs persécutés importèrent leur langue, le judéo-espagnol, y accaparèrent le petit commerce et le commerce de l'argent. Mais les Vénitiens gardèrent le commerce intérieur, partageant les grandes affaires avec d'autres citadins de la Méditerranée occidentale ; entre autres Marseille, de 1783 à 1792, fit avec les deux ports macédoniens de Cavalla et de Salonique un commerce de plus de 6 millions de francs, tant à l'exportation qu'à l'importation. Cela dura jusqu'au début du xix<sup>e</sup> siècle : alors l'anarchie ottomane suscitait des chefs de bandes, comme Ali de Tépéléni en Albanie ou Pasvane Oglou en Bulgarie, et rendait les routes peu sûres.

Enfin Salonique, marché permanent, jouait encore le rôle d'étape vers les grandes foires de Macédoine. Aux portes des montagnes de l'intérieur, les foires médiévales et modernes recevaient d'elle les produits qui leur permettaient de ravitailler les régions hautes de l'hinterland, Vieille Serbie, Albanie, Bulgarie. A Cozani, de façon à peu près permanente affluaient, au printemps et en été, les caravanes de ces petits chevaux macédoniens — les bêtes de somme locales —, 100 ou 200, menés par les *kiridji*, qui apportaient de Thessalonique les chargements de sel, d'huile ou de blé à destination de l'Albanie ou de l'Épire. Dans son *kourchoumli khan*, son auberge encore intacte, près de sa *sakhat koula*, sa « tour de l'horloge », ce beffroi des villes slaves, Prilep était le rendez-vous des marchands qui, de Doubrovnik (Raguse) comme de Salonique, venaient au début de septembre s'y approvisionner de blé, de laine, de fromages ; aujourd'hui encore, Prilep a gardé une partie de ce rôle, réduit au jour du marché hebdomadaire, le samedi ; au pied de la route, qui descend de la Babouna pour gagner la plaine et les marchés du Midi, la petite ville s'anime autour de ses *satchak*, boutiques de plein air, qui, au printemps, se garnissent de fruits, de légumes, et à l'automne de tabac. Dans ses cinquante hôtelleries, qu'on estimait trop petites, du 10 février au 10 mars, Serrès était fréquentée aussi bien par les gens du Danube et de Vienne que par ceux de l'Égée, de Constantinople et d'Athènes.

Au milieu du xix<sup>e</sup> siècle, Salonique à peu près seule reste une grande place

1. Cf. IORGA : *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient à l'époque moderne*, P., Gamber, 1925, in-8°, 120 p.